CONSIDÉRATIONS

N° 175.

GÉNÉRALES

SUR LA MENSTRUATION ;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 12 juillet 1833, *pour obtenir le grade de Docteur en médecine ;*

PAR LOUIS-BARBE-THÉODORE ROBERT, de Saulieu,

Département de la Côte-d'Or.

« Liberam ego medicinam profiteor ; neque à novis, neque « ab antiquis sum ; sed utrosque, ubi verum colunt, sequor. »

BAGLIVI.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1833.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. ORFILA, Doyen.	MM.
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	BÉRARD, Examinateur.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN, Président.
Histoire naturelle médicale	RICHARD.
Pharmacologie	DEYEUX, Suppléant.
Hygiène	DES GENETTES.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. / .....
Pathologie médicale	DUMÉRIL. / ANDRAL.
Pathologie et thérapeutique médicales	BROUSSAIS.
Opérations et appareils	RICHERAND, Examinateur.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	MOREAU.
Clinique médicale	FOUQUIER. / BOUILLAUD. / CHOMEL.
Clinique chirurgicale	BOYER. / JULES CLOQUET. / DUPUYTREN. / ROUX.
Clinique d'accouchemens	.....

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, LALLEMENT, DUBOIS.

Agrégés en exercice.

MM.	MM.
Bayle.	Hatin.
Bérard (Auguste).	Hourmann, Examinateur.
Blandin.	Jobert, Examinateur.
Boyer (Philippe).	Laugier, Suppléant.
Briquet.	Lesueur.
Brongniart.	Martin-Solon.
Broussais (Casimir).	Piorry, Examinateur.
Cottereau.	Requin.
Dalmas.	Sanson (aîné).
Dubled.	Sanson (Alphonse).
Guérard.	Royer-Collard.
	Trousseau.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

AUX MÂNES

DE MA MÈRE ADOPTIVE.

Bien faible témoignage de ma reconnaissance.

A MES PARENS.

A MES AMIS.

Hommage d'amitié.

L.-B.-T. ROBERT.

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/considerationsge0005vari_i1i2

CONSIDÉRATIONS

GÉNÉRALES

SUR LA MENSTRUATION.

De la menstruation.

Définition. Hors le temps de la grossesse et celui de l'allaitement, presque toutes les femmes, depuis la puberté jusqu'à l'âge de retour, sont sujettes à un écoulement sanguin qui se fait par les organes génitaux, et revient régulièrement tous les mois ; c'est à cet écoulement périodique que l'on a donné les noms de *menstrues*, *règles*, *mois*, *flueurs*, *ordinaires*, *temps*, etc. Ce flux, loin de constituer un état maladif, est au contraire pour la femme un indice de son heureuse aptitude à la reproduction de l'espèce ; l'accomplissement parfait de toutes ses fonctions lui semble subordonné ; aussi répèterons-nous, avec *Roussel*, que sans lui la beauté ne naît point ou s'efface, que l'ordre des mouvemens vitaux s'altère, que l'âme tombe dans la langueur, et le corps dans le dépérissement. Toutefois des observateurs ont fait mention de femmes qui n'étaient pas réglées, qui ne l'a-

vaient jamais été, et qui n'en jouissaient pas moins d'une bonne santé ; seulement elles étaient restées stériles, sauf quelques exceptions. *Deventer*, *Baudelocque*, MM. *J. Hatin* et *Velpeau*, ont connu des femmes qui n'étaient réglées que pendant leurs grossesses. Les suppositions d'*Emett*, de M. *Aubert*, qui veulent que les règles soient un produit de la civilisation, ne paraissent nullement fondées : les auteurs les plus anciens, les lois de Moïse en font mention. On a cru aussi, sur un examen inexact, que les femmes du pôle arctique (les Groënlandaises, les Laponnes), les indigènes du Brésil et de quelques autres contrées de l'Amérique, en étaient exemptes, parce que chez ces femmes exercées et sauvages, le flux menstruel, attesté par *Linnée*, par *Virey*, consiste en un léger suintement sanguinolent, qui souvent ne revient que tous les trente-cinq, quarante jours, et même tous les deux ou trois mois, sans qu'elles en soient le moins du monde incommodées. Rien de semblable n'existe chez les femelles des animaux, à l'exception peut-être de quelques singes et de la chauve-souris, qui, au dire de *Cuvier* et de plusieurs naturalistes, sont sujets à une sorte d'écoulement périodique ; si dans les autres espèces on voit quelquefois une humeur limpide, rougeâtre, distiller du cloaque ou de la vulve pendant le court intervalle de leur effervescence, il serait peu rationnel de comparer ce phénomène à la fonction menstruelle.

Époque de la première menstruation. Le climat, la constitution et le genre de vie des femmes sont autant de causes qui font varier la première apparition des menstrues. En général, cependant, elle a lieu lorsque le corps a pris la plus grande partie de son accroissement. Elle est d'autant plus hâtive qu'on s'approche davantage de l'équateur. En Asie, il n'est pas rare de voir de jeunes personnes de huit ans s'engager dans le mariage, et devenir mères à la neuvième. Le docteur *Prideaux*, par exemple, rapporte que Cadisja, âgée de cinq ans, était déjà menstruée quand Mahomet l'épousa, et qu'il l'admit à sa couche à huit. Dans les contrées septentrionales, en Suède, en Nor-

wège, en Russie, la menstruation n'a lieu que vers l'âge de seize à dix-neuf ans, et même vingt-quatre ans dans les pays montagneux. De nombreuses variétés s'observent dans un même pays suivant les localités. M. *Fodéré* a signalé, à cet égard, les différences notables que présentent les jeunes filles dans les divers sites des Alpes : un coteau exposé au midi présentait les particularités des pays méridionaux, tandis que celui exposé au nord offrait l'apparition qu'on signale dans les c mats froids. En Espagne, en Italie, les femmes sont nubiles à douze ans. (Le droit romain permettait de marier les filles à cet âge.) En France, en Allemagne, en Angleterre, c'est ordinairement entre douze et quinze ans ; mais cette époque est loin d'être invariable, non-seulement pour une de ces régions, mais même pour une seule ville. Assez fréquemment on rencontre à Paris des filles réglées dès l'âge de neuf, de dix, de onze ans, comme on en voit qui ne le sont qu'à quinze, seize, et même dix-huit ans. On parle d'une certaine précocité chez des enfans qui ont été réglés dès leur naissance, ou deux ou trois ans après ; il est permis de penser que cet écoulement n'était que le fruit d'une maladie, ou que du moins il n'avait pas de rapport avec le flux menstruel. A ce sujet, cependant, je citerai un fait récemment publié : celui d'une jeune fille de la Havane, dont les règles ont paru pour la première fois à l'âge de dix-huit mois, et qui depuis ont continué à revenir tous les mois ; l'enfant a d'ailleurs de la gorge, des traits très-prononcés, et tous les caractères d'une puberté anticipée.

Outre ces variétés, qui reconnaissent pour cause une plus ou moins grande élévation dans la température, on en observe encore un grand nombre qui tiennent à l'éducation, à la manière de vivre, au genre d'occupation, aux affections morales, et malheureusement à certaine habitude pernicieuse. La menstruation est plus tardive dans les campagnes que dans les villes; chez les jeunes filles livrées à des travaux pénibles, que chez celles qui vivent dans l'oisiveté. La lecture des romans, la société des hommes, la fréquentation des spectacles, des grandes assemblées, la danse, la

musique, l'habitude des plaisirs, l'usage d'une nourriture succulente, des excitans, des liqueurs spiritueuses, etc., sont autant de causes qui hâtent le moment de la première éruption des règles, en produisant une excitation générale et en faisant naître chez les jeunes personnes de vives sensations qui les mettent prématurément dans une disposition physique et morale propre à favoriser la révolution pubère avant l'époque fixée par la nature. Combien de telles observations ne doivent-elles pas tenir en éveil l'attention des mères et des personnes aux soins desquelles les jeunes filles sont confiées !

En effet, cet accroissement prématuré, non seulement donne peu de durée à leurs charmes, mais encore abrége certainement leur vie, et les expose aux plus graves accidens pendant son cours.

Première apparition des menstrues et mode de l'écoulement. L'homme et la femme, dans les premières années de la vie, ne paraissent point, au premier aspect, différer l'un de l'autre : ils ont à peu près le même air, la même délicatesse d'organes, la même allure, le même son de voix. Assujettis aux mêmes fonctions et aux mêmes besoins, souvent confondus dans les mêmes jeux dont on amuse leur enfance, chacun d'eux ne vit encore que pour lui-même; leur existence, purement individuelle et absolue, ne laisse encore apercevoir aucun des rapports qui doivent dans la suite établir entre eux une dépendance mutuelle. Cet état équivoque ne subsiste pas long-temps; l'homme prend bientôt des traits et un caractère qui annoncent sa destination; ses membres perdent cette mollesse et ces formes douces qui lui étaient communes avec ceux de la femme, laquelle, en avançant vers la puberté, semble s'éloigner moins que l'homme de sa constitution primitive. Cependant, arrivée à cette époque, les changemens qui s'opèrent alors dans son moral ne sont pas moins remarquables que les modifications qui se manifestent dans son physique : sa peau, soulevée par une plus grande quantité de tissu cellulaire, se tend, se colore; ses membres s'arrondissent, sa poitrine s'élargit, ses seins se dévelop-

pent; sa circulation devient plus active, sa voix plus douce, ses yeux plus expressifs, plus tendres. Agitée d'un trouble général, elle quitte les jeux qui auparavant faisaient ses délices, pour s'abandonner à la mélancolie; il semble qu'un secret instinct lui fait pressentir le rôle important que la nature l'appelle à remplir, surtout à l'apparition d'un phénomène moins sensible aux yeux du vulgaire que ceux précités, et qui caractérise principalement la puberté de la jeune fille: ce phénomène est l'écoulement de sang par la vulve, connu sous différentes dénominations qui rappellent la régularité des retours auxquels cette fonction est assujettie, en même temps qu'elles marquent l'intervalle qui sépare ces évacuations.

La première éruption des règles, chez quelques femmes, s'établit d'une manière brusque, quasi sans signes précurseurs; c'est d'abord une sérosité sanguinolente, qui prend peu à peu les caractères que le flux menstruel aura tous les mois.

Malheureusement, il s'en faut bien que la menstruation s'effectue toujours avec autant de facilité; et si fréquemment elle est favorable à la guérison de certaines maladies, qui jusque-là ont résisté à tous les traitemens, trop souvent elle est précédée et accompagnée d'accidens remarquables; ce qui a lieu chez les jeunes filles d'une faible constitution, chez celles dont la croissance a été rapide, ou qui font usage d'une mauvaise nourriture, et mènent une vie trop sédentaire. Quelquefois ce retard reconnaît aussi pour cause un excès d'embonpoint et de force. La préexistence d'une affection nerveuse, d'une lésion organique, telle que la phthisie pulmonaire, une maladie du cœur, les scrophules, le scorbut, l'adhérence contre-nature des grandes et petites lèvres entre elles, l'oblitération complète du vagin par la membrane de l'hymen, peuvent devenir pareillement des obstacles à l'établissement des règles.

Le travail et les efforts laborieux de l'éruption sont annoncés par un malaise général, des douleurs vagues dans les régions lombaires, dans le bassin, les cuisses, les organes génitaux; par un engourdissement dans les membres, une difficulté dans la progression; par des pico-

temens dans les mamelles et les parties génitales, dont les dimensions augmentent sensiblement ; par un changement notable dans la voix, dont le timbre devient quelquefois rauque ; le visage est rouge, tuméfié ; dans certains cas, il est le siége d'une bouffissure pâle, d'efflorescences, qui se manifestent aussi sur d'autres régions du corps ; l'expression de la figure n'est plus la même, la tête est pesante ; la jeune fille éprouve de la céphalalgie, des vertiges, des anxiétés précordiales ; ses yeux sont tristes, abattus et douloureux ; sa susceptibilité morale et physique subit une grande modification ; les émotions les plus faibles la font passer en un instant de la tristesse à la joie ; elle pleure et rit presque en même temps ; le nez est le siége d'hémorrhagies plus ou moins abondantes ; les fonctions digestives sont altérées ou dépravées ; chez d'autres, la rougeur du visage alterne avec sa pâleur ; elles ressentent, comme on le dit vulgairement, des bouffées de chaleur à la face ; elles éprouvent des palpitations, de l'étouffement, des bâillemens, des pandiculations, des lipothymies, des syncopes ; quelquefois des mouvemens fébriles irréguliers se reproduisent à des intervalles plus ou moins éloignés, ou reviennent périodiquement de mois en mois, jusqu'à l'établissement de la menstruation. D'autres fois, ce sont des accès épileptiformes, des convulsions, une sorte de danse de Saint-Guy, des attaques d'hystérie, enfin tout l'appareil d'accidens qu'on désigne sous le nom de *pâles couleurs*.

A ces symptômes, dont le nombre, l'intensité et la forme varient suivant les sujets, succède, par la vulve, un suintement séro-muqueux teint de sang, ou de sang pur, avec un cours plus ou moins rapide, une durée plus ou moins longue. A mesure que le sang coule, la femme éprouve un soulagement marqué ; les douleurs se calment, ainsi que la tension spasmodique et la congestion de l'utérus ; les vaisseaux se resserrent, le sang s'arrête, et de tous les accidens précédens il ne reste souvent qu'une grande débilité, des yeux caves et environnés d'un cercle livide. Ces derniers signes ne tardent pas à disparaître à leur tour, et la santé se rétablit jusqu'à ce qu'une nouvelle période arrive et soit annoncée par une partie des mêmes sym-

ptômes ; car, à l'exception de quelques femmes favorisées de la nature, toutes les autres, à chaque époque des règles, ressentent des douleurs lombaires, des coliques, des tiraillemens dans les aines, une chaleur incommode aux parties génitales : leur visage s'altère ; elles deviennent tristes, leur caractère est changé pour un moment ; il en est même chez lesquelles une grave indisposition se manifeste.

La première menstruation n'est pas toujours suivie immédiatement de la seconde ; il se passe fréquemment un intervalle de plusieurs mois, et même un temps très-long avant que cette seconde période arrive. En général, ce n'est qu'après trois ou quatre époques que les règles se régularisent. Une fois bien établies, elles reviennent ordinairement tous les mois, et durent depuis quelques heures jusqu'à huit jours.

Il est difficile, pour ne pas dire impossible, d'établir d'une manière fixe le mode d'écoulement des menstrues, tant il présente de variétés. On rencontre des femmes qui, tous les mois, ne rendent qu'une très-petite quantité de sang, ce qui a fait dire qu'elles ne faisaient que marquer ; et d'autres chez lesquelles il coule en abondance. Chez la plupart des femmes ce flux, précédé et suivi d'un écoulement blanchâtre séro-muqueux, est à peine marqué le premier jour, paraît et disparaît alternativement pour augmenter progressivement jusqu'au troisième jour, et diminuer ensuite graduellement le quatrième et le cinquième, où il cesse, pour ne revenir qu'après vingt-cinq jours : tel est le cours de la nature pour les personnes saines, sobres, qui évitent tout excès, soit dans l'exercice du corps, soit dans les affections morales. Mais des écarts de régime et l'oubli de ses devoirs peuvent hâter ou retarder le retour de l'évacuation périodique : les femmes livrées à la volupté et à la bonne chère éprouvent ordinairement le renouvellement des menstrues à chaque quinzaine.

La quantité de sang qui s'échappe à chaque période a fortement exercé le génie des physiologistes ; une idée exacte de cette perte doit

nécessairement résulter de la comparaison de la quantité de sang menstruel dans l'état de maladie et dans l'état de santé ; mais on est loin de pouvoir partir d'un terme fixe, à cause des variétés qu'on observe dans l'évacuation périodique. Comme, d'autre part, on ne peut recevoir le sang qui s'écoule que sur des linges ou dans de l'eau, il est évident que l'observateur portera un jugement faux, et ne devra compter que sur des résultats très-approximatifs.

A l'égard de l'abondance de l'écoulement selon les climats, on trouve des opinions tout à fait opposées. Des observateurs prétendent que les femmes du Midi ont des règles moins copieuses que les femmes du Nord, parce que, chez les premières, l'excès de chaleur, volatilisant tous les fluides de l'économie animale, ne permet au flux menstruel de paraître qu'en petite quantité. D'autres auteurs, au contraire, veulent que la menstruation soit plus abondante chez les personnes et dans les lieux où son apparition est plus précoce, et que la quantité croisse en raison de la proximité de la ligne; tellement, disent-ils, que les femmes d'Europe qui vont habiter une zone beaucoup plus chaude, à Batavia ou Java, par exemple, périssent souvent par suite de pertes menstruelles excessives. Des voyageurs ont assuré le même fait pour le Sénégal, mais ils ne disent pas si les indigènes sont réglées plus copieusement que les femmes de nos contrées.

Dans l'ancienne Grèce, le sang évacué à chaque période était d'un poids équivalent à vingt onces, suivant *Hippocrate; Freind* porte au même poids le sang de la menstruation en Angleterre; *Fitz-Gérald* ne l'évalue qu'à quatorze ou quinze onces pour l'Espagne; *Gorther* prétend qu'il ne s'élève pas au-delà de six onces en Hollande; *Haller* fait une distinction bien fondée entre les femmes des campagnes et celles des villes en Allemagne : le sang menstruel, à chaque période, n'est guère porté au-delà d'une once pour les premières, et de six ou huit onces pour les dernières. *Astruc* fait balancer cette quantité entre huit et seize onces pour la France; *Baudelocque* veut qu'elle

soit de trois ou quatre onces seulement; *Roussel*, de seize à dix-huit onces; M. *Richerand*, de trois onces à une livre. Chez quelques femmes, selon M. *Magendie*, la quantité du sang menstruel est considérable, et s'élève à plusieurs livres. *Hunter* s'approche bien plus d'une juste évaluation, en faisant voir combien est variée la menstruation suivant la constitution du corps; il a remarqué qu'en Angleterre elle était tantôt de six, tantôt de huit onces, d'autres fois d'une once ou de quatre onces. Il parle d'une femme qui, pendant le cours de sa vie, ne perdait que deux onces de sang en deux jours, en éprouvant des douleurs très-violentes; tandis qu'une autre en perdait depuis vingt jusqu'à trente dans l'espace de six jours, sans éprouver aucune douleur. En général, dans toutes les régions de la terre, ne voit-on point des différences très-marquées à cet égard suivant la constitution du corps, une vie active ou sédentaire, et une foule d'autres causes physiques ou morales?

Qualités du sang des règles. Tout porte à croire que le sang menstruel est de même nature que celui qu'on pourrait tirer d'une autre partie du corps, à moins qu'il n'ait séjourné long-temps dans les parties de la génération, ou que les femmes ne soient affectées de quelque virus. Chez les sujets lymphatiques, le sérum y abonde comme dans le reste du sang; chez les sanguins, au contraire, il est vermeil et plus facilement coagulable. Les scorbutiques, dit-on, l'offrent quelquefois noirâtre et fétide. *Hippocrate* le comparait, chez une femme qui jouit d'une bonne santé, à celui d'une victime. Je ne connais point d'analyse du sang provenant des règles; mais on doit supposer qu'il n'a point de qualités délétères, s'il est destiné, selon les apparences, à nourrir le produit de la conception pendant sa vie utérine, et à fournir des matériaux à la sécrétion du lait après sa naissance. *Haller* attribue au mélange des mucosités sécrétées par la surface interne des organes génitaux l'apparence visqueuse de ce sang indiquée par les auteurs. De ce qu'on le trouve fluide, quoique retenu depuis long-temps dans la matrice, on n'est pas pour cela autorisé à con-

clure, avec *Dionis* et le docteur *Lavagna*, qu'il ne renferme pas de fibrine et qu'il ne se coagule pas; trop souvent on le voit sortir en caillots plus ou moins volumineux et résistans chez les femmes qui marchent après être restées plusieurs heures assises ou couchées; puis, si on considère que ce sang ayant abandonné les voies de la circulation, n'étant plus soumis aux lois de la vie, et se trouvant dans une cavité insolite, dans laquelle il séjourne plus ou moins de temps, doit éprouver des changemens variés dans le rapport des principes qui le constituent. *Desormeaux*, dont l'autorité, en pareil cas surtout, est d'un grand poids, pensait que si le sang menstruel chez quelques femmes renferme peu de fibrine, il n'en est pas entièrement dépourvu.

Il n'est point de fables absurdes qui n'aient été débitées sur les prétendues qualités du sang des règles. Dès l'antiquité la plus reculée, on lui attribuait des propriétés vénéneuses. Les lois hébraïques défendaient aux femmes d'avoir, pendant l'époque des règles, aucun rapport avec leurs maris, et de pénétrer dans les temples avant de s'être purifiées : de là l'origine de rits religieux qui nous paraissent singuliers, mais qui étaient liés, chez ces peuples où ils prirent naissance, à des vues d'utilité et d'hygiène publiques. Cet usage de ne pas fréquenter les femmes durant leur menstruation existe encore chez certaines peuplades de l'Amérique; et, selon Levaillant, dans plusieurs contrées de l'Afrique les femmes et les filles sont obligées alors de se séquestrer de la société, de s'abstenir de toute fonction domestique, et même de porter un signe qui avertisse de les éviter.

Du temps de *Pline*, les idées les plus extraordinaires régnaient à Rome à ce sujet, et de nos jours, on n'est pas encore entièrement désabusé sur ces antiques erreurs. A en croire le célèbre naturaliste latin, le fluide menstruel, doué des qualités les plus malfaisantes, serait un poison dangereux dont les exhalaisons suffisent pour faire tourner les sauces de toute une cuisine, le lait de toute une laiterie, pour rendre malades toutes les personnes d'une maison et faire faner

toutes les fleurs d'un parterre. *Démocrate*, dans son livre de l'Antipathie, assure que si une femme, dans ce temps, faisait trois fois le tour de chaque carré d'un jardin, les pieds nus et la tête échevelée, elle tuerait tous les insectes qui s'y trouveraient. Quelques partisans outrés de tout ce qui concerne le sexe ont pensé tout différemment; selon eux, le sang des règles serait la panacée par excellence. En ridiculisant comme elles le méritent de pareilles fables, M. *Velpeau* trouve que les modernes ont peut-être trop négligé ce qu'elles peuvent renfermer de vrai. « Il est rare, dit-il, que les préjugés du vulgaire ne cachent pas quelque vérité. Quand on songe à l'odeur souvent rebutante qui s'exhale de la peau de quelques femmes, est-il permis de rejeter sans distinction tout ce qui a été dit sur l'excrétion menstruelle? Je suis, ajoute-t-il, certainement loin de faire foi aux puérilités racontées par *Pline*, *Columelle* et les Arabes; mais je ne vois pas pourquoi les miasmes qui s'échappent d'une femme pendant le cours de ses règles seraient incapables de faire tourner parfois un liquide aussi facile à décomposer que le lait, ni comment il leur serait impossible d'avoir la même influence sur quelques sauces. Ensuite, il est évident que le sang, retenu plus ou moins long-temps dans les organes sexuels chez les femmes malpropres, peut, en se décomposant, y acquérir des propriétés plus ou moins délétères, susceptibles même de donner naissance à des espèces de blennorrhagies lorsqu'on n'est pas prudent à cette époque. »

Siége. L'origine et le mode de production de l'écoulement menstruel ont été aussi un grand sujet de discussion. Autrefois on croyait que, dans l'intervalle des règles, le sang s'accumulait peu à peu dans quelques parties de l'utérus, et que celles-ci, en se rompant, le laissaient échapper : on admettait pour cela des cellules intermédiaires aux artères et aux veines utérines. *Astruc* regardait les veines elles-mêmes comme les réservoirs en question, qu'il appelait appendices cœcales, et que d'autres désignaient sous le nom de *sinus utérins*. La physiologie moderne n'y voit plus qu'une exhalation sanguine arté-

rielle qui se fait à l'intérieur de l'utérus, qu'on admette ou qu'on rejette, d'après les recherches de *Chaussier*, une membrane muqueuse tapissant cette cavité; le simple examen des organes génitaux dans le cas de matrice renversée, ou dans ceux où les femmes sont mortes étant réglées, ayant suffi pour se convaincre de l'inexactitude de tout ce qu'on avait avancé là-dessus; on s'accorde aussi généralement aujourd'hui à regarder le sang comme fourni quelquefois par le vagin et le col de la matrice, ce qui explique comment les règles peuvent couler pendant la grossesse. Quant à la validité des règles fournies par la cavité utérine, on a vu cent fois peut-être la matrice distendue par le sang, son orifice étant fermé, chez des personnes dont les menstrues étaient depuis long-temps supprimées par l'effet de quelque maladie, ou n'avaient jamais paru au dehors par suite d'une conformation vicieuse. Au reste, que l'écoulement ait son siége dans le corps ou le col de l'utérus, dans le vagin, la fonction est toujours la même, et c'est là ce qu'il importe de savoir.

Déviations. Lorsque, par une cause quelconque, les menstrues sont gênées ou empêchées dans leur cours, le sang, chez quelques femmes, au lieu de couler par la vulve, se fait jour par une autre partie du corps, comme par l'estomac, les poumons, le nez, les voies urinaires, le grand angle de l'œil, les gencives, les oreilles; différentes parties des tégumens ont été aussi le siége de ces écarts de la nature, par une sorte d'exsudation au sommet de la tête, aux lèvres, aux genoux, aux doigts, ou bien par des tumeurs, des ulcères, des blessures; il en est de même de certaines veines qui se sont ouvertes après s'être distendues en formant des tumeurs variqueuses. Enfin le sang menstruel dévié a affecté dans certains cas plusieurs routes à la fois, et a offert même une sorte d'alternative dans son écoulement. M. *Gardien* rapporte l'observation singulière, recueillie à l'hospice de la Salpêtrière, d'une jeune fille qui, à la suite d'une suppression, éprouva successivement plusieurs hémorrhagies supplémentaires sur des points variés du corps : la pre-

mière fois, elle eut ses règles par de petites plaies qu'elle avait aux jambes ;

La deuxième fois, par des boutons qui s'étaient développés au bras gauche;

La troisième fois, par un panaris survenu au pouce gauche.

La quatrième fois, par deux plaies ayant leur siége, l'une à l'angle nasal de l'œil gauche, l'autre à la paupière supérieure du même côté ;

La cinquième fois, par le nombril;

La sixième fois, par la malléole interne gauche;

La septième fois, par l'oreille gauche;

Et lorsque le sang eut cessé de couler par ces différentes voies, il survint des hémorrhagies nasales et des vomissemens de sang.

Règles suppléées. Chez certaines femmes qui n'ont jamais été réglées ou qui ont cessé accidentellement de l'être, le flux menstruel se trouve remplacé chaque mois par d'autres écoulemens, tels que des flueurs blanches, un dévoiement, des suppurations plus ou moins abondantes, provoquées par un vésicatoire, un cautère ou un ulcère quelconque; d'autres sont prises d'éruptions à la peau sous différentes formes.

Les causes de la menstruation et celles de sa périodicité sont à peu près ignorées ou plutôt tout à fait inconnues. *Galien*, et après lui un grand nombre de physiologistes, ont dit que les règles dépendaient de la pléthore générale ou locale, d'une surabondance de sang; mais ne voit-on pas journellement les femmes les moins pléthoriques offrir l'écoulement le plus abondant? « La menstruation (M. le professeur *Adelon*) étant une action d'exhalation, la quantité du sang doit être en rapport avec la viabilité de l'utérus; souvent des femmes

pâles perdent plus que des femmes colorées, et qui paraissent sanguines et fortes, parce que l'état de l'utérus a plus d'influence ici que l'état de la constitution. » Quant à la pléthore particulière de la matrice, elle est incontestable; mais en la considérant comme cause de la menstruation, c'est expliquer le phénomène par l'exposition du phénomène lui-même; car il resterait encore à savoir pourquoi cet état pléthorique paraît régulièrement tous les mois. L'auteur du Système physique et moral de la femme, le docteur *Roussel*, regarde les règles comme un besoin factice devenu le fondement de la santé et de la beauté du sexe dans notre état social, enfanté par la mollesse et l'intempérance, et transmis ainsi de génération en génération, à la manière des maladies héréditaires; de sorte qu'on peut dire qu'une femme a maintenant les règles par la seule raison que sa mère les a eues, comme elle aurait été phthisique peut-être si sa mère l'eût été. On trouve dans les temps les plus reculés, et parmi les peuples presque encore dans l'état de nature, des témoignages qui combattent victorieusement l'opinion de cet auteur. D'ailleurs, il faudrait aussi admettre la dégénération des espèces d'animaux qui nous présentent ce phénomène de la même manière que les femmes. M. *Aubert* pense que la continence qui sut assujettir l'instinct brutal à d'autres lois nécessaires à l'harmonie de la société a été la cause première des menstrues; *Émett* et *Lecat*, au contraire, soutiennent qu'elles sont le résultat de l'afflux du sang vers les organes génitaux par suite de l'abus des plaisirs vénériens; d'autres les attribuent à la station bipède, à la position déclive de l'utérus, à la présence d'un ferment particulier dans cet organe, qui, à un temps déterminé de la vie des femmes, donne naissance à cet écoulement périodique.

On s'est également livré à la recherche des causes finales ou du but de la menstruation, et on croit communément que la nature, dans cette fonction, n'a eu pour objet que la fécondité. Comme le flux menstruel n'arrive en effet que lorsque la femme est en état d'enfanter, qu'elle est stérile pour l'ordinaire quand cette évacuation manque, on a dû naturellement penser que ce sang fournissait la

nourriture du fœtus, et par conséquent regarder les règles comme une des conditions essentielles qui rendent une femme féconde. A la vérité, la loi qui soumet le sexe à cette évacuation n'est pas générale, et parmi les animaux qui se multiplient par la même voie que l'homme, quelques femelles seulement offrent un écoulement qui a quelque rapport avec le flux menstruel.

Il y a des femmes chez qui les règles coïncident avec les phases de la lune, et ce fait est sans doute ce qui a servi de fondement à l'opinion populaire, qui admet l'influence de cet astre sur leur périodicité. *Aristote*, grand partisan de cette idée, voulait en outre que toutes les femmes du même âge soient réglées en même temps; mais l'expérience et l'observation prouvent tous les jours le peu de valeur de cette hypothèse, transformée pour ainsi dire en proverbe par ce vers :

« Luna vetus vetulas, juvenes nova luna repurgat. »

Gall, sans croire à l'influence de la lune, sans s'arrêter à l'âge, reconnaît, d'après une multitude de faits observés en différens pays, que c'est généralement aux mêmes époques que toutes les femmes sont réglées, et qu'il est des temps du mois où, au contraire, aucune à peu près ne l'est. Il les partage, sous ce rapport, en deux grandes classes, dont chacune a une période différente pour sa menstruation. Les femmes de la même classe sont toutes réglées dans un espace de huit jours, auxquels succède un intervalle de dix ou douze autres, où l'on ne rencontre que très-peu de femmes réglées; après ces dix ou douze jours, commence l'époque assignée à la seconde classe, dont tous les individus sont réglés aussi dans l'espace de huit jours. Il y a toujours des femmes qui, par causes accidentelles, sont menstruées hors de ces deux époques; mais, dit-il, après quelques mois, elles rentrent dans la classe à laquelle elles appartiennent. *Gall* n'a pu découvrir pourquoi les femmes sont ainsi rangées en deux classes.

M. *Velpeau* (Traité élémentaire de l'art des accouchemens) pense,

d'après le résultat de ses observations, qu'il est impossible d'établir rien de fixe à cet égard.

« Si on demande, dit *Haller*, partisan de l'influence solaire, pourquoi l'évacuation sexuelle, dans son cours ordinaire, correspond plus particulièrement à la révolution du mois solaire, et pourquoi son siége est dans la matrice, on n'est pas plus obligé de répondre à cette question qu'à celle qui serait relative à la durée de la grossesse pendant neuf mois, tandis que cette durée est différente pour d'autres animaux. Doit-on demander en histoire naturelle la raison pour laquelle quelques plantes fleurissent en avril, d'autres au mois de mai ou de juin? Sait-on pourquoi les cerises mûrissent environ quarante jours après leur floraison, les pommes au quatrième mois, les châtaignes au cinquième? Ne doit-on pas suivre la même marche en médecine, et se borner à l'histoire rigoureuse de faits observés, sans perdre le temps dans des explications frivoles et versatiles? C'est en voulant tout expliquer qu'on a encombré la médecine de théories vaines et d'hypothèses, et qu'on s'est écarté sans cesse de la vraie route de l'observation et de l'expérience. »

La *suppression* des menstrues n'est pas, à proprement parler, une maladie, puisqu'elle peut exister sans inconvéniens pendant la grossesse, l'allaitement, et dans certains cas particuliers; mais, dans beaucoup de circonstances, elle entraîne une multitude de désordres. *Royer-Collard*, dans son Essai sur l'aménorrhée, a formé six séries des maladies qui peuvent accompagner les dérangemens de la menstruation, ce qui comprend le corps entier de la pathologie interne. La première renferme les affections utérines qui suivent la suppression; la deuxième comprend les fièvres qui peuvent se combiner avec elle; les diverses phlegmasies qui se développent par cette même cause forment une troisième série; les déviations donnent lieu à une quatrième; les névroses à une cinquième; enfin, les maladies cutanées et lymphatiques forment la sixième série. On conçoit l'extrême diversité de ces affections en réfléchissant sur les rapports sympathiques

de la matrice avec les autres systèmes de l'économie animale, les circonstances très-diverses et très-opposées qui peuvent donner lieu à ce dérangement, le préparer d'avance ou l'exciter d'une manière immédiate. Quelquefois c'est le tempérament sanguin, ou bien le tempérament lymphatique, ou bien celui qu'on désigne sous le nom de *nerveux*, qui dispose de loin à ces affections. L'excès ou le défaut de sensibilité de l'utérus peut également y concourir, surtout lorsque l'éducation favorise le développement de ce que la constitution peut avoir d'extrême. Quelle influence puissante n'a point, soit sur la suppression menstruelle, soit sur les ménorrhagies, le genre de vie qu'on mène, l'excès de la bonne chère et de l'oisiveté, l'abus des plaisirs, les bizarreries de la mode dans les vêtemens, des veilles prolongées, les passions les plus immodérées, la contrariété des penchans de la nature! On peut ajouter à cette énumération des causes qui se développent lentement et par degrés, celles qui agissent d'une manière subite et au moment de la menstruation, comme l'impression d'un air froid et humide, l'immersion des membres, surtout des pieds, dans l'eau froide; ou d'autres accidens divers, comme un coup, une chute, une brûlure, une douleur vive, l'action d'un médicament astringent; et, parmi les causes morales, une frayeur vive, un emportement de colère, un chagrin prolongé ou d'une violence extrême, etc.

L'*époque de la cessation* des règles n'est pas moins variable que celle de leur première apparition, avec laquelle elle est ordinairement en rapport. Là où elles sont précoces, elles se suppriment de bonne heure; et là où leur première apparition est tardive, elles se prolongent plus loin. Ainsi, dans l'ordre normal, leur durée totale étant à peu près partout d'environ trente ans, elles doivent cesser entre trente et quarante ans dans les climats chauds; entre quarante et cinquante dans nos pays; et de quarante-cinq à cinquante-cinq sous des zones plus froides. Sans doute il existe de nombreuses exceptions: quelques femmes sont exemptes de leurs menstrues dès leur trente-sixième année, et même trente, vingt-six, vingt-quatre

ans; d'autres continuent d'être réglées sans inconvéniens jusqu'à soixante, soixante-cinq, soixante-dix ans. *Haller* rapporte l'exemple d'une femme qui était réglée à quatre-vingts ans; *Bernstein* cite celui d'une femme qui ne fut menstruée qu'à vingt ans, accoucha pour la première fois à l'âge de quarante-sept ans; elle en avait soixante lorsqu'elle mit au monde le septième et dernier enfant; la menstruation ne cessa chez elle qu'à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, c'est-à-dire cinq ans avant sa mort. On fait mention de personnes qui ont cessé de voir à l'époque ordinaire, et qui ont été réglées de nouveau à soixante, soixante-quinze et même quatre-vingt-dix ans. Mais alors une évacuation aussi tardive ne tient-elle pas à un vice des organes génitaux? et ne doit-on pas la considérer plutôt comme le signe d'une maladie que comme une véritable reprise de la menstruation? Cependant, dit un auteur moderne, le fait n'a rien en lui-même que les lois de l'organisation ne permettent de comprendre. De même que certaines plantes reverdissent quelquefois un instant à l'automne, après s'être flétries à la fin du printemps, de même une femme peut, dans quelques cas, se rapprocher pour un moment de son jeune âge quand elle touche au déclin de la vie. C'est un dernier effort que la nature tente pour rappeler un temps plus prospère, mais qui ne sert malheureusement qu'à hâter une dissolution qu'elle cherche vainement à reculer.

On s'est livré à la recherche de la cause de la cessation des menstrues, et, il faut l'avouer, avec tout aussi peu de succès que pour leur cause générale. Tout ce qu'on peut dire à ce sujet, c'est que les organes génitaux perdant peu à peu de leur influence, la menstruation, qui est en raison de leur vitalité, doit naturellement cesser quand ils sont devenus inutiles.

La cessation des menstrues est annoncée par la disparition graduelle des attraits, par de grands changemens physiques qui indiquent que le temps des plaisirs est passé et que la femme ne doit plus compter sur les agrémens de son sexe; c'est donc avec raison qu'on a nommé cette époque *âge de retour, temps critique;* mais c'est à

tort qu'on a voulu justifier cette dernière dénomination par les dangers sans nombre qui, dans l'opinion générale, entourent les femmes. L'époque de la cessation des règles, bien qu'étant parfois la source de différentes maladies, survient néanmoins assez fréquemment sans influencer d'une manière désavantageuse l'organe qui était le siége de l'écoulement, non plus que les diverses fonctions organiques.

Muret, dans son travail sur la population du pays de Vaud, ne trouve pas plus critique, pour les femmes, l'âge de quarante à cinquante ans, que celui de dix à vingt.

M. *Benoiston* de Châteauneuf, dans un mémoire lu à l'Académie des Sciences, en 1818, sur la mortalité des femmes de l'âge de quarante à cinquante ans, a présenté les aperçus les plus dignes de remarque à cet égard. Du quarante-troisième degré de latitude au soixantième, c'est-à-dire sur une ligne qui s'étend de Marseille à Saint-Pétersbourg, en passant par Vevay, Paris, Berlin, Stockholm, à aucune époque de la vie des femmes, depuis trente ans jusqu'à soixante-dix, on n'aperçoit d'autre accroissement dans leur mortalité que celui nécessairement voulu par les progrès de l'âge. A toutes les époques de la vie des hommes, depuis trente jusqu'à soixante-dix ans, on trouve une mortalité plus grande que chez les femmes, surtout de quarante à cinquante ans. Il résulte de ces observations que l'âge de quarante à cinquante ans est véritablement plus critique pour les hommes que pour les femmes, et cela quelque genre de vie qu'ils embrassent, qu'ils vivent dans la société ou dans la retraite, dans les camps ou dans les cloîtres. Cependant on ne peut disconvenir qu'une certaine quantité de femmes meurent entre quarante et cinquante ans des suites de la révolution qui s'opère en elles à cette époque; mais, malgré cette cause de mortalité, qui n'existe pas dans l'autre sexe, leur décroissement n'est pas alors sensiblement augmenté, et demeure toujours au-dessous de celui des hommes.

M. *Lachaise* donne des résultats semblables dans sa Topographie médicale de Paris.

M. Finlaison, archiviste du Bureau de la dette publique en Angleterre, a trouvé aussi qu'après l'enfance la vie des femmes est plus longue que celle des hommes, et cela dans des proportions très-grandes.

Fothergill avait déjà observé que les femmes naturellement faibles et délicates, ou épuisées par des évacuations copieuses, loin de considérer cette époque comme une source d'infirmités, ne doivent y voir, au contraire, que le terme de leurs maladies antérieures. L'expérience prouve, en effet, que plusieurs semblent alors reprendre une vigueur nouvelle; malheureusement toutes ne jouissent pas d'un pareil avantage. Les femmes qui ont vécu suivant le vœu de la nature, qui ont été mères de famille, et ont mené une vie active, laborieuse, passent, en général, l'époque critique sans éprouver de maux notables; mais celles qui ont vécu dans l'oisiveté et la continence trop sévère prescrite par des statuts monastiques violateurs des lois naturelles; celles qui ont abusé des plaisirs, des substances aromatiques et alcoolisées, et qui, par conséquent, avaient chaque mois des menstrues très-copieuses, éprouvent, à l'époque de leur cessation, des affections singulièrement variées, ou les ressentent à un plus haut degré d'exaspération, si elles ne font que se renouveler.

Ce n'est pas d'une manière subite que se fait la cessation du flux menstruel, à moins qu'elle ne soit déterminée par une peur, une chute, un événement malheureux ou une maladie grave : elle s'annonce ordinairement par une irrégularité dans le flux sanguin et l'intervalle de ses périodes : tantôt l'écoulement est plus fréquent, tantôt il se fait attendre plusieurs mois; la quantité du sang est plus abondante ou plus faible; enfin arrive le moment où tout écoulement cesse.

Après avoir fait l'histoire de la première menstruation et des orages qui l'accompagnent, du cours des menstrues et des incommodités qui surviennent lorsque cet écoulement n'a pas lieu convenablement, de la cessation des menstrues et des maladies qui arrivent à sa suite, il reste maintenant à parler sommairement des moyens à l'aide des-

quels on peut écarter ces accidens, ou les calmer lorsqu'on n'a pu les prévenir.

Quelle que soit la cause du retard qu'éprouve l'établissement de la menstruation, avant d'en diriger le traitement, il est moins essentiel de considérer l'âge de la jeune fille que son développement physique. En effet, il ne faut pas s'exposer à provoquer une fonction que la nature n'a pas laissée sans raison dans une sorte d'oubli, par l'emploi d'une foule de médicamens contre l'abus desquels on n'est pas assez en garde. Le médecin prudent ne tombera pas dans une si funeste erreur; mais il n'est point de bonne femme qui, dans une menstruation difficile ou un dérangement de cette fonction, ne s'imagine pouvoir donner un meilleur conseil que le médecin le plus expérimenté. Les charlatans, qu'un vulgaire, toujours impatient de guérir, et en même temps crédule et facile, ne tarde pas à consulter, ont bientôt rendu le mal incurable, en prodiguant, sans aucun ménagement, quantité de remèdes violens qu'ils qualifient à leur façon. Tous les auteurs qui se sont occupés de cet objet font un tableau effrayant des maladies survenues à la suite de l'usage intempestif de ces substances incendiaires.

Souvent le retard des règles survient chez des personnes grasses, engourdies, d'une constitution molle, et dont les muscles sont sans énergie. Les toniques et les stimulans doivent alors être mis en usage : une bonne nourriture, un air vif, sec, l'insolation, un vin généreux en petite quantité, ou des boissons légèrement excitantes, l'exercice du corps sous toutes les formes, en un mot, toutes les choses capables de donner à la fois du mouvement au corps et du ressort à l'imagination, ne doivent pas être omises.

Au contraire, si la jeune fille est d'une forte constitution, d'un tempérament sanguin très-prononcé, on prescrira les délayans et on sera continuellement en garde contre tout ce qui peut activer chez elle la circulation et un état de pléthore; elle devra faire un exercice modéré, prendre par intervalles des bains tièdes, éviter une nourriture trop succulente ou des assaisonnemens de haut goût; faire

usage, pendant les chaleurs, de boissons légèrement acidulées, modérer la durée de son sommeil, se préserver des émotions vives.

Dans le cas de prédominance du système nerveux et de complication de quelque névrose, il est important de respirer un air doux, d'éviter les liqueurs alcooliques, de boire de l'eau pure ou légèrement acidulée, d'user d'une alimentation plutôt végétale qu'animale, de manger en abondance des fruits d'été, et de se procurer, par des exercices de corps variés, une légère fatigue et un sommeil tranquille; des témoignages d'amitié entretiendront la sécurité de l'âme, dissiperont les soucis, la morosité, et répandront le calme dans le cœur.

Lorsqu'il existe une lésion organique, il faut combattre cette affection, et en même temps, par l'emploi des moyens ci-dessus sagement combinés, provoquer l'écoulement des menstrues; car sans cette précaution l'irritation nécessaire à l'accomplissement de la menstruation ne tarde pas à abandonner l'utérus pour se porter sur l'organe faible ou déjà malade, et l'affection marche avec une extrême rapidité.

Enfin, si l'empêchement était le résultat de l'adhérence des grandes et petites lèvres entre elles, s'il dépendait de l'imperforation de la membrane de l'hymen, on recourrait à l'instrument tranchant, et bientôt on verrait toutes les incommodités cesser.

Dans certaines circonstances, à l'application des préceptes de l'hygiène il faut joindre des moyens de traitement plus directs : c'est ainsi qu'un excès de pléthore dans le tempérament sanguin exige de recourir à des saignées générales ou locales, à des boissons légèrement laxatives, à des bains et demi-bains tièdes. On remédie au défaut d'énergie ou de ton du tempérament lymphatique en commençant d'abord par des infusions aromatiques et amères, comme celles de fleurs de camomille, d'armoise, d'absinthe, de safran, etc. ; et on passe ensuite aux préparations ferrugineuses, comme la limaille de fer, le vin chalybé, les eaux minérales de cette nature; on y joint, suivant les circonstances, des lavemens stimulans, des fumigations aromatiques, des

fomentations irritantes sur la région hypogastrique; le tempérament nerveux exige que l'on insiste principalement sur les boissons adoucissantes ou émulsionnées, le petit-lait, les eaux minérales acidulées, l'usage des narcotiques, des bains tièdes.

Il est facile de voir combien doivent être diversifiés ce qu'on appelle les emménagogues, et combien surtout les ressources de l'hygiène doivent être mises en œuvre pour corriger les excès extrêmes des tempéramens, d'où peuvent naître des obstacles à la menstruation. Si tous ces moyens aisés à mettre en usage étaient bien observés, un grand nombre de jeunes filles n'arriveraient pas à la puberté pour y trouver une foule de maux, quand par des attentions aussi simples elles pourraient se fortifier et s'embellir.

Les incommodités qui accompagnent chaque époque menstruelle sont-elles légères, il est prudent de ne suivre aucun traitement. Il n'en sera pas de même quand il surviendra des accidens violens : le médecin alors, pour les faire cesser, devra faciliter le cours des règles par une médication active, variée suivant les indications. Les dérangemens de la menstruation peuvent dépendre de causes accidentelles, comme l'impression du froid et de l'humidité, d'une frayeur, d'un emportement de colère, etc.; et il suffit souvent de recourir à des pédiluves chauds répétés, à des boissons légèrement stimulantes, diaphorétiques, comme une infusion de fleurs de sureau ou de tilleul; si on ne peut obtenir le retour des menstrues par ces moyens simples, on a recours à l'usage de bains de siége, à l'application de quelques sangsues à la vulve, quelquefois même, avec un peu moins d'espoir de succès, à la saignée du pied; on peut seconder ces moyens par des fomentations émollientes et légèrement narcotiques sur la région hypogastrique. Je ne parle point ici de l'usage interne de la rhue et de la sabine, qui peut être suivi d'un extrême danger s'il n'est dirigé avec la plus grande prudence, ou plutôt que le médecin le plus expérimenté doit s'interdire, puisqu'il est de la plus haute difficulté d'en déterminer les effets.

Lorsqu'il se manifeste au moment de l'écoulement des attaques

d'hystérie, il faut faciliter et entretenir les menstrues, et en même temps combattre la névrose par les antispasmodiques. On ne doit aussi avoir en vue que leur rétablissement dans la chlorose, qui résulte presque toujours de leur irrégularité. Dans le cas de déviation, il est important d'en rechercher la cause : en effet, dépend-elle d'un état d'éréthisme, ou au contraire d'un état d'inertie de la partie qui fournit le sang, et d'un autre côté, de la faiblesse ou d'une grande irritabilité des organes génitaux, on doit dans l'un ou l'autre cas chercher à rappeler l'évacuation menstruelle vers ces derniers, pendant que l'on fera cesser l'état d'irritation ou celui de faiblesse de la partie qui fournissait le sang.

Quelquefois les règles remplacées par un autre écoulement, n'incommodent nullement la personne qui s'y trouve assujettie; mais le plus souvent l'on observe tous les symptômes de l'aménorrhée; aussi faut-il chercher à diminuer peu à peu cette évacuation insolite, et rappeler les règles vers l'utérus par les moyens appropriés.

Il arrive fréquemment que lorsqu'une femme est à l'époque de ses règles, si par une cause quelconque celles-ci se suppriment brusquement, la fluxion qui se faisait alors vers la matrice abandonne cet organe pour se porter sur un autre, et donne naissance à des pleurésies, des pneumonies, des péritonites, des ophthalmies, des rhumatismes aigus, etc., etc. On doit en pareille circonstance considérer ces dernières affections comme secondaires, et fixer toute son attention sur la suppression, et, d'après cette idée, employer tout ce qu'on jugera capable de rappeler promptement le flux sanguin.

Il est inutile de dire que pendant le temps de la grossesse et celui de l'allaitement, les menstrues cessent de couler naturellement, et qu'alors on doit se garder de prendre cet état pour un retard, et chercher à provoquer l'exhalation d'un sang qui en ce moment remplit d'autres usages dans l'économie; à la vérité, il s'en faut que le diagnostic de la grossesse soit toujours facile à établir : des femmes peuvent être portées à accuser comme maladie la suppression naturelle du flux menstruel, soit afin de dissimuler leur état, soit dans l'intention

criminelle de détruire le produit de la conception ; et, dans ce cas, les symptômes que l'on aurait pu croire morbides ne peuvent être combattus sans danger. Il importe au médecin de rechercher la vérité par tous les moyens possibles, d'user de prudence lorsqu'il est dans le doute. En effet, depuis le premier jusqu'au quatrième ou cinquième mois de la conception, la grossesse n'étant que conjecturale, c'est dans cet intervalle que des femmes dénaturées ont cherché à provoquer l'avortement, d'autant mieux qu'elles le croient plus facile à une époque peu avancée. La suppression des menstrues entraîne ordinairement des désordres graves; et si quelquefois il arrivait qu'elle ne présentât d'autres phénomènes que ceux de la cessation résultat de la grossesse, ou bien des accidens peu à craindre, le médecin serait en droit de soupçonner qu'on veut le tromper, et devrait agir d'après les symptômes qu'il observe.

En rapprochant les observations rapportées par les auteurs sur les diverses maladies aiguës ou chroniques qui peuvent compliquer la cessation des règles ou l'âge de retour, on y ferait entrer, comme pour l'aménorrhée, presque toutes les maladies internes, à cause des rapports sympathiques de l'utérus; ce qui indique des considérations de traitement trop étendues et trop variées pour que je puisse m'en occuper dans cette thèse, dont les bornes doivent être très-circonscrites.

Depuis l'instant où la femme sentira approcher l'époque redoutable de l'âge critique, et jusqu'à ce que tout danger soit dissipé, elle devra, sans prendre ces remèdes de précaution que *Fothergill* embrassait dans une proscription presque générale, se conformer constamment aux lois hygiéniques particulières qu'exige la susceptibilité des organes génitaux pendant l'hémorrhagie physiologique, et, de plus, à toutes celles relatives à son âge, à son idiosyncrasie, sa profession, le climat qu'elle habite, la saison régnante; elle devra, chose plus importante encore, peut-être, savoir se résigner et voir sans effroi s'avancer cette époque fatale. Ces maladies, cet abandon dont elle s'effraie, ne sont réels que pour celle qui n'a connu d'autres jouissances

que le plaisir des sens, et n'existent pas pour celle qui, s'étant fait du bonheur une idée plus vraie, s'est ainsi préparée d'avance à la révolution qui va l'affranchir d'une foule d'incommodités ; elle la subit sans trouble, sans regrets, et trouve au sein d'une famille et des amis qu'elle affectionne et dont elle est chérie toute la sollicitude que son état inspire.

Je termine ce travail incomplet, qui plus que tout autre réclamait, pour être bien traité, une grande expérience et une étude approfondie des auteurs ; puissent ces faibles considérations, sur un point aussi délicat et aussi important, remplir la tâche qui m'est imposée, et me concilier l'indulgence de mes examinateurs !

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*edente* Bosquillon).

I.

Mulieri sanguinem evomenti, menstruis erumpentibus, solutio contingit. *Sect.* 5, *aph.* 32.

II.

Mulieri, menstruis deficientibus, sanguis ex naribus profluens, bono est. *Ibid.*, *aph.* 33.

III.

Mulieri si voles menstrua sistere, cucurbitulam quâm maximam ad mammas appone. *Ibid.*, *aph.* 50.

IV.

Si profluvio muliebri convulsio et animi defectio supervenerit, malo est. *Ibid.*, *aph.* 56.

V.

Mensibus copiosioribus profluentibus, morbi contingunt; et non prodeuntibus, ab utero morbi eveniunt. *Ibid.*, *aph.* 57.

VI.

Mulier podagrâ non laborat, nisi menstrua ipsi defecerint. *Sect.* 6, *aph.* 29.